

A propos d'un scandale

Autor(en): **E.Gd.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **3 (1915)**

Heft 36

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-250672>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

du terrain. Pourtant quelques maisons ont reçu des obus. Plusieurs n'ont pas éclaté et sont restés encastrés dans les murs ; les dates sont inscrites à côté d'eux : cinq septembre, six septembre. . . Des otages ont été pris : 19 personnes, disent les gens, dont un enfant et un vieux prêtre ; et depuis lors, personne n'a eu de nouvelles d'aucun d'eux. — Etrepilly : la bataille a fait rage ; les murs sont criblés de trous, les toits effondrés ; un magasin saccagé, et au cimetière ce sont de grandes tombes ; 15, 20, 50 hommes ensemble, des officiers et des soldats, des blancs et des noirs, et des zouaves, toujours des zouaves, par groupes. Les villages se suivent : partout le même spectacle. A Barcy, la mairie, l'école sont détruites ; l'église, qui a reçu le feu des assaillants et des défenseurs, est à l'état de décombres ; la cloche tombée au milieu des plâtres. Les maisons ont beaucoup souffert. Parfois une façade semble en bon état ; on tourne et l'on trouve des trous béants. Dans certains endroits on a déjà réparé en partie les dégâts ; il y a des toits neufs, des pans de murs d'un plâtre tout blanc : ailleurs les hommes ou les matériaux ont manqué, et les blessures paraissent toutes fraîches ; on voit les traces de longues flammes qui ont léché les façades, fait sauter les vitres, consumé le bois. Les habitants avaient fui pour la plupart ; à Barcy, le boulanger et le marchand de vin étaient seuls restés. Le premier a dû pendant quelques jours pétrir jour et nuit ; on ne lui a payé ni sa farine ni sa peine et il s'est trouvé heureux de n'avoir pas perdu davantage ; un obus a éclaté dans la cuisine du second.

Les champs sont creusés de tranchées ; on y travaille encore. Est-ce un exercice pour de jeunes soldats ? Pense-t-on avoir l'occasion de s'en servir ? Mystère, mais il est facile d'y descendre. Voici une galerie qui a cinq kilomètres de longueur, arrangée avec un soin particulier. Les parois de terre sont retenues par des branches d'osier entrelacées comme l'ouvrage d'un vannier ; la longueur est divisée en compartiments pour empêcher le tir en enfilade ; il y a des marches pour arriver aux « regards », des appuis pour les fusils, des meurtrières pour les mitrailleuses, des chambres de repos, toutes ces choses dont nous avons tant entendu parler, mais qui sont si loin de nous ; et maintenant de se trouver là, d'y porter la main, il semble qu'on se promène dans un rêve — ou dans un cauchemar.

A Etrepilly, à Penchard, deux monuments, couverts de toiles, attendent le jour de l'inauguration. Là-bas, sur une hauteur, la ferme qui a servi de quartier général à von Kluck. Le départ fut si rapide que les papiers, les cartes de l'état-major furent trouvés étalés sur les tables. — Qu'est-ce que cette construction informe qui montre son armature de fer tordue par l'incendie ? Ce fut un hangar à fourrage comme on en rencontre ça et là. Quand l'armée allemande dut se retirer, on mit le feu à cet amas de combustible, jetant dans l'effrayant brasier ce qu'on ne pouvait emporter. Les gens du pays baissent la voix pour décrire la scène d'horreur : « 3000 cadavres, et ceux qui étaient trop blessés pour marcher, on les jetait dedans avec les brancards, malgré leurs cris et leurs efforts ». Le fait est que l'on marche sur des matières qui se sont durcies après le feu et un état de demi-fusion ; on croit toucher des pouzzolanes agglomérées, on distingue les traînées jaunâtres d'une substance qui n'a de nom dans aucune langue : vision d'horreur qui vous poursuit.

Et partout, partout, les tombes, dans les cimetières, dans les champs. Elles se multiplient et s'élargissent. On les a creusées presque toujours à l'endroit même où les corps gisaient. Celles des Allemands sont marquées d'une croix noire ; celles des Français d'une croix blanche et d'un drapeau ; d'ailleurs elles sont pareilles. Une seule réunit les corps de deux ennemis : « ça,

ce n'était pas à faire », dit le sentiment public avec énergie. Pauvres petits drapeaux, lavés par la pluie, brûlés par le soleil, ils ne portent plus guère leurs trois couleurs si brillantes ; ce sont de petits chiffons blancs que l'on voit voler comme des ailes de papillons parmi les grandes vagues des blés mûrs : ils ont la grandeur de ruines et la durée de choses immatérielles. Au coin des champs sont des écriteaux : respectez les tombes, respectez les cultures. Les écriteaux sont inutiles : instinctivement on respecte le grand repos de ceux qui dorment et le travail sacré des moissons futures. Partout un labeur intense ; les jeunes garçons conduisent les machines agricoles ; les femmes, les vieillards lient les gerbes. Et dans les champs déjà moissonnés, on voit mieux les tertres fleuris de bleuets et de coquelicots, ornés de nœuds de ruban, jusqu'au cimetière de Chambry, fleuri comme pour une fête, dont la porte de fer est percée de trous comme une passoire, et dont le mur d'enceinte a été rompu en créneaux pour servir d'abri aux défenseurs.

Voici la ferme de Chaillouet, complètement brûlée, à côté de la maison de maîtres restée intacte, puis l'admirable route de Meaux, bordée d'un mur de verdure où les clématites s'étendent et s'épaississent ; voici la ville qui a vu de si près l'invasion. Un obus est tombé à 120 mètres de la cathédrale. Sur 14,000 habitants, 900 seulement étaient restés ; les Anglais en se retirant avaient coupé les ponts. Aujourd'hui, Meaux rit au soleil ; les rayons du couchant dorent la cathédrale de Bossuet dont les sculptures, taillées dans une pierre molle, s'effritent malheureusement. Un cortège d'ambulance passe ; c'est la Croix-Rouge anglaise. Leurs quinze automobiles roulent sans bruit ; les voitures semblent parfaites d'aménagement et de confort, mais impossible de voir des hommes plus sales ; la poussière couvre leurs visages jusqu'à en déformer les traits. Quelques-uns se penchent au passage et ont un regard pour la noble architecture du XVIII^e siècle. La Marne suit son cours paisible et lent ; des soldats, portant la croix de guerre, se promènent dans l'allée des Trinitaires, et s'accourent au bord du fleuve ; l'évêque est là ; il cause avec des enfants ; les passants saluent avec respect, et cet aspect de vie provinciale s'associe étrangement aux émotions de souffrances et d'agonie qui pèsent douloureusement sur le cœur.

J. MEYER.

Septembre 1915.

A propos d'un scandale

Nous sommes heureuse de pouvoir constater ici, ce dont du reste nous ne doutions nullement, que la protestation élevée dans notre dernier numéro au sujet des agissements d'un fabricant de cigarettes a trouvé de l'écho dans bien des consciences, tant féminines que masculines. Nombreuses sont les lettres, les demandes d'informations, ou les protestations indignées, qui nous sont parvenues à cet égard. Nous en remercions ici tous les signataires, n'ayant pu le faire individuellement, en les assurant qu'il nous a été précieux de nous sentir appuyée de leur sympathie agissante, et d'avoir ainsi la preuve tangible que le jour où la cause que nous défendons en aurait besoin, autant d'hommes et de femmes au cœur résolu se lèveraient pour elle. Et le fait que notre article a été reproduit par un journal de Neuchâtel, que le Conseil d'administration de la Fédération abolitionniste s'est ému du scandale signalé par nous, nous a démontré aussi, si besoin en était, que notre journal a une tâche

à remplir en faisant connaître dans des milieux différents des faits qui, sans lui, auraient passés inaperçus.

Nous regrettons de devoir ajouter qu'une seule note discordante s'est fait entendre dans cette unanimité de protestations. Un médecin de Genève, sur la foi d'une lecture trop hâtive, sans doute, a cru devoir nous écrire pour nous mettre en garde contre « des préjugés ancestraux », et pour nous enseigner, pensant que nous l'ignorions, que l'atelier était souvent un foyer de contagion. A son avis, le dit fabricant, si soucieux de l'hygiène de son personnel, méritait les félicitations de la Faculté, et notre article manquant son but : défendre la cause des femmes, faisait au contraire un tort grave à la réputation des ouvrières. Nous avouons ne pas voir très clairement de quelle façon : une visite portant sur l'existence d'une maladie dont l'inconduite est souvent la cause nous paraissant de nature bien plus efficace à nuire à la réputation d'une femme... Et ce contre quoi nous protestions de toute la force de notre indignation, c'était contre cette violation de la liberté individuelle, à laquelle on n'avait pas osé soumettre les hommes employés dans la même fabrique, et tout aussi dangereux au point de vue de la contagion ; c'était contre une mesure d'exception dont seules des femmes avaient à pâtir. Quant aux dangers de la contagion, nous ne les nions nullement, mais les spécialistes de ces tristes maladies affirmant de toute leur autorité d'hommes de science qu'il est presque impossible d'en déterminer sûrement les symptômes par une visite médicale... à quoi servait dès lors celle-ci?... Si d'ailleurs, notre correspondant avait su que ce fabricant modèle avait vu dernièrement le Service d'Hygiène intervenir dans ses ateliers parce que ceux-ci ne mesuraient pas le cubage d'air prévu par la loi, peut-être se serait-il moins hâté de lui adresser ses félicitations !

L'affaire s'est heureusement terminée, il y a plus de deux semaines. Le Département de Justice et Police est intervenu d'abord, pour interdire ces visites qui ne sont nullement prévues par la loi, quoi qu'en ait pu prétendre le chef de la fabrique ; puis, inquiet sans doute des réclamations énergiques du syndicat, celui-ci, dont nous continuons à taire le nom, puisque cette affaire appartient maintenant au passé, a déclaré renoncer à ces visites et se borner à demander aux ouvrières qu'il engagerait dorénavant un certificat médical. Ceci est toute autre chose : les compagnies d'assurances, les sociétés de secours mutuels, les colonies de vacances en font autant ; les visites nécessaires n'ont pas ce caractère tout spécial ; et enfin cette odieuse obligation, devenue en quelque mesure un règlement d'atelier, est remplacée par une démarche chez le médecin de son choix.

Nous sommes heureuse d'enregistrer ces résultats et en félicitons le syndicat des ouvrières en tabac ; heureuse aussi qu'il n'ait pas été nécessaire d'aller jusqu'aux mesures extrêmes de protestation, devant lesquelles des femmes courageuses n'auraient certainement pas reculé.

E. G^o.

VARIÉTÉ

La vie d'une suffragiste américaine : Lucy Stone Blackwell

« ...J'ai eu une vie si riche et si belle, et je suis si heureuse d'avoir vécu, et d'avoir vécu à une époque où j'ai pu travailler ! »

Ce sont là quelques-unes des dernières paroles de celle dont les suffragistes américaines viennent de célébrer le 97^e anniversaire de naissance : Lucy Stone Blackwell.

Car elle fut en effet une des premières apôtres du suffrage féminin aux Etats-Unis, « l'étoile du matin du féminisme américain », comme on l'a appelée. Plusieurs de celles qui ont combattu avec ardeur et courage à ses côtés ne sont venues que relativement tard dans leur vie à l'idée du suffrage, et n'ont été amenées à défendre les droits de la femme qu'après avoir lutté pour d'autres causes. Tandis que Lucy Stone a été, dès son enfance, passionnée pour l'égalité de l'homme et de la femme.

Elle est née le 13 août 1818, dans une ferme du Massachussets, et était la huitième de neuf enfants. Milieu digne et laborieux, profondément religieux, respectable et austère, étroit et sérieux, comme tous ceux des riches fermiers de la Nouvelle-Angleterre, il y a un siècle. Milieu aussi où régnait la conviction inébranlable en l'infériorité de la femme, et en la nécessité absolue pour elle de se soumettre en tout et pour tout à l'autorité masculine. La mère de Lucy Stone en était aussi imbue que ses contemporaines, et il ne faut pas voir une protestation, mais une simple constatation, dans le cri qu'elle poussa à la naissance de ce bébé, quand on lui dit que c'était une fille : « Oh ! j'en suis bien fâchée ! La vie d'une femme est si dure ! » Dure, pauvre femme, je le crois sans peine ! Tout le monde travaillait ferme chez Francis Stone, comme dans toutes les autres exploitations agricoles de l'Amérique du Nord d'ailleurs, mais la maîtresse de maison plus que les autres. C'est elle qui avait trait huit vaches, la nuit avant la naissance de Lucy, un violent orage ayant obligé tous les hommes à courir rentrer du foin coupé.

La fillette fut élevée à ce régime. Pieds nus dans la rosée, elle gardait les vaches dans les champs longtemps avant le lever du soleil, lavait le linge de toute la famille avant de partir pour l'école, située à un mille de chez elle, et étendait sa lessive au soleil à son retour à midi, avant de repartir ! Elle dut sans doute à cette rude vie sa santé, qui lui permit plus tard de fournir tant de travail d'un autre genre. Mais ce que l'on comprend moins, ce que Miss Alice Stone Blackwell, la biographe de sa mère, n'explique pas complètement, sans doute parce que c'est là un de ces cas impondérables et mystérieux où l'esprit souffle où il veut, c'est comment, dans cette atmosphère un peu rude, pas très intellectuelle, et surtout si complètement ignorante de revendications qui auraient stupéfait la mère de Lucy la toute première, Lucy put devenir féministe ? Peut-être fut-ce en voyant comment sa mère, et les femmes, ses contemporaines, étaient traitées par leurs maris et par les lois ? Elle n'était encore qu'une enfant que, lisant la Bible, elle tomba sur ce passage : « Tes désirs doivent être ceux de ton mari, et il te gouvernera. » Brûlante d'indignation, elle résolut d'aller au collège apprendre le grec et l'hébreu, afin de pouvoir lire la Bible dans le texte, et de pouvoir contrôler par elle-même si de tels passages étaient authentiques.

Elle fit part de son désir à son père. « L'enfant est-elle folle ? » demanda-t-il très sérieusement à sa femme. Et cependant, il envoyait les frères de Lucy au collège, comme une chose toute naturelle. Elle dut gagner elle-même de l'argent pour s'instruire. Elle ramassait des baies et des châtaignes et les vendait pour acheter des livres. Plus tard, et pendant des années, elle enseigna dans des écoles de campagne, s'instruisant et instruisant les autres alternativement. Là déjà, elle remporta des succès, venant à bout par sa fermeté et sa douceur d'une classe de grands garçons qui, l'hiver précédent, avaient cassé les vitres de leur classe pour jeter par la fenêtre leur maître dans un tas de neige ! Malgré cela, elle ne touchait qu'une partie du traitement payé à son maladroit prédécesseur. L'insuffisance des salaires, même des meilleures maîtresses d'école, dans ce temps-là